

@curieux



INTERNET :

La folie Second life

ENQUETE :

L'uniculturalisme

à la Spada

SOCIÉTÉ :

Le drame

des mariages forcés

CINEMA :

Les Spartiates débarquent

BLOGS PEOPLE :

Nouvelle tendance aux Etats-Unis

Enquête ★ Second Life

L'utopie virtuelle

→ par **Geoffroy Vaughtier**

C'est un monde à part entière, accessible à tous, infini. Le soleil y brille toujours et la misère en est absente. Tout comme la laideur et le handicap, qui n'y sont plus qu'une lointaine notion. C'est le reflet des rêves de chacun, une sorte de miroir qui purge les frustrations, bien réelles, elles. Lancé il y a quatre ans, le jeu en ligne «Second Life» réunit des millions de joueurs à travers la planète. Ils ne se connaîtront sans doute jamais, mais qu'importe : l'illusion finit par l'emporter. Bienvenue dans Second Life, l'utopie virtuelle.



un peu de shopping virtuel

Nous rêvons tous d'ailleurs, d'horizons différents, d'aventures et de richesses. Certains tenteront une vie différente. D'autres se connecteront à Second Life, le jeu qui, depuis plusieurs mois, fait fureur sur Internet. Pas besoin d'argent, pas besoin de se déplacer : le monde est là, quelque part sur le disque dur de votre ordinateur. Il suffit de le télécharger, de s'y inscrire, et de s'asseoir face à l'écran. En deux minutes, vous voilà dedans, immergé dans l'inexistant, le virtuel.

Première impression : c'est moche. Très moche même. Le décor prend plusieurs minutes à apparaître. Et encore, si on peut qualifier ce tas de polygones de « décors » : des cubes encastrés les uns dans

les autres pour les habitations, des angles de partout, des textures qui rappellent les premières heures des jeux vidéos... Bref, si Second Life plaît autant, ce n'est certainement pas pour sa qualité visuelle. D'autant que le jeu rame misérablement : ça saccade dans tous les sens. Faire plus de dix pas sans bloquer prend des allures de miracle. Si arriver à supporter la vue de cette horreur relève déjà de l'héroïsme, s'y aventurer et un pur moment d'hallucination...

A peine sorti de la pseudo-maison cubique censée servir de mise en bouche, le joueur se trouve confronté à d'atroces bandes rouges flottantes dans les airs. Elles matérialisent les propriétés privées.

« Merde, c'est quoi ce délire?, on est pas censé faire ce qu'on veut ? ». Ben non, apparemment, certains prennent ce jeu très (trop ?) à cœur. Bon alors, on contourne le problème en faisant voler son personnage, manière simple et efficace de se déplacer. De ce côté-là au moins, il n'y a pas de soucis. Des hauteurs bleues, superbe point de vue sur les formes géométriques du jeu, on aperçoit rapidement d'autres joueurs. Allons voir ça. Grâce à la petite barre au bas de l'écran, il est possible de communiquer. Tout ça ressemble à un « chat » avec personnage. « Salut tout le monde ! Alors, de quoi on parle ici ? ». Hum, en fait personne ne parle, ils ne sont pas là pour ça. Au fond de la pièce, les corps s'entremêlent : c'est une partouze ! Waouh, c'est dingue : il y a des gens qui s'envoient en l'air virtuellement ! Fou, c'est le terme qui vient à l'esprit. Nous sommes ici dans un club échangiste. Inimaginable. Et il a tout ce qui va avec : accessoires, mobilier de torture sado-maso, canapé pourpre, on peut même boire un verre, moyennant quelques « Linden-dollars », la

monnaie du jeu (qui s'acquiert contre de la vraie monnaie par contre). Essayons de discuter quand même, une jeune fille (en tout cas pour le jeu), est là. « Bonjour, on pourrait peut-être tester ensemble la qualité du matériel ? ». « Désolé mais j'ai un copain ». Qu'ajouter, sinon que la virtualité semble prendre le dessus sur la réalité ?



Enquête ★ Second Life (Suite)



Un casino « select » de Second Life

En cliquant sur une des boules colorées jonchant le sol, on peut accomplir plusieurs types d'actions. Je teste. Bon, dans ce genre d'endroit, autant passer les détails de ce qu'il est possible de faire. C'est tout juste incroyable, presque inquiétant même : des personnes prennent plaisir à vivre par procuration, à travers un personnage qu'ils se sont créés. Et qui, finalement, n'est rien d'autre qu'une accumulation de pixels sur un écran d'ordinateur. Sortir de là, vite, c'est trop pathétique.

Aucune discussion digne d'intérêt

Le « Second life addict » irait

sans doute prendre un bon bain de mer sur une plage privée virtuelle, histoire de se détendre après tant d'émotions. Mais ne sombrons pas dans le ridicule ambiant et poursuivons l'exploration. Après quelques téléportations (une autre des possibilités du jeu), on découvre qu'il existe aussi des « lieux », disons plus sérieux : partis politiques et université, entre autres. Qu'y apprend-on ? Rien, aucun débat inédit, aucune discussion digne d'intérêt, le calme plat. Rapidement, cette mascarade pixellisée devient lassante. En réalité, Second Life n'est pas un jeu comme un autre. Il n'y a pas de héros. Pas de missions à accomplir. Juste une simulation de vie.

Pas plus. Les joueurs y font ce qu'ils y feraient dans la vraie vie. A une différence près : ils sont beaux et riches, deux « qualités » qui apparaissent pour beaucoup comme nécessaires au bonheur. C'est là le seul intérêt du jeu : refléter les frustrations d'aujourd'hui et la dictature de la superficialité. A défaut d'être à l'ima-



ge de ces deux notions, la simulation permet à certains de réaliser leurs fantasmes. Second Life : rien de plus que le reflet d'une société basée sur le paraître.



Enquête ★ Second Life (Suite)

Un lavage de cerveau consenti

→ par **Simon Launay**

« Enfin, pour terminer ce journal, un attentat à l'arme automatique a eu lieu hier... dans Second Life ». Sortie de son contexte, cette phrase peut faire sourire. Malheureusement, elle prend toute sa signification lorsque l'on s'aperçoit qu'elle est tirée du journal télévisé d'une grande chaîne nationale. Trois ans après son apparition dans le cyberspace, Second Life continue d'obséder les médias. Ces derniers ne sont d'ailleurs pas seuls sur le coup : les politiques et les grandes marques sont également de la partie. Et si cette « seconde vie » peut sembler, par certains aspects, n'être qu'un jouet informatique, ses aspirations sont assurément bien plus grandes.



Peindre ou faire l'amour? Telle est la question.

C'est donc cet attentat virtuel, évoqué plus haut, qui fera la clôture des informations télévisées ce jour-là. L'actualité de ce monde fictif semble donc suffisamment digne d'intérêt pour occulter bon nombre de sujets, biens réels, eux. Soit ! Ainsi commence l'engouement, pour le moins surprenant, des internautes pour cet uni-

vers aux formes géométrique. Surprenant car dénué de sens ; c'est d'ailleurs sur ce point qu'insiste Michel Lamy, critique de jeux vidéo. « Second Life n'est pas un jeu car ce logiciel n'a ni intrigue, ni but, ni logique. Cela se rapproche beaucoup plus du principe du chat où les gens ne se rejoignent que pour communiquer. »

Or Second Life permet également à ses usagers, par le biais de leurs avatars, de danser, de manger, de boire, de se relaxer et même de faire l'amour. Inutile de rappeler que lorsqu'un utilisateur réalise l'une de ces actions, il est, bien entendu, voué à rester planté, passif, devant son écran d'ordinateur. Ils sont pourtant légions, à venir « passer du bon temps » dans

des ces « fausses discothèques » et ces « faux clubs échangistes ». D'un point de vue sociologique, ce phénomène intrigue car si l'on pouvait, jusqu'ici, expliquer la passion des jeux vidéo par le seul fait de pouvoir réaliser des actions héroïques ou simplement prohibées dans des mondes surréalistes, Second Life propose précisément le contraire. Si vous pouvez y incarner n'importe qui, vous n'y êtes qu'un grain de sable. Pire, après avoir visité quelques parcelles, cette « planète factice » apparaît tristement réaliste. L'extravagance y est même implicitement bannie. C'est peut-être là le début de toute l'explication. Face à un personnage volontairement hideux, les réactions ne se font pas attendre. « Dégage, t'es trop laid ! », crie BadBoy68. « Change de gueule », conseille Valanda01Sunshine. Et, effectivement, tous les avatars de Second Life, ou presque, s'avèrent être beaux, grands et bien vêtus. Tenter d'être ce que vous ne serez jamais ; c'est certainement le seul argument de Second Life.



Enquête ★ Second Life (Suite)

Pour parfaire ce simulacre, chacun peut s'acheter la maison de ses rêves ou se construire une armée en déboursant de vrais euros. C'est d'ailleurs le cas de l'Armée de libération de Second Life (SLLA) qui a vu le jour en début d'année. Ses membres se « battent » pour libérer les utilisateurs du joug de la société Liden, créatrice du jeu.

la parfaite muselière

Ce dernier exemple de mouvement « révolutionnaire » laisse entrevoir une déviance inquiétante. Ces individus passent du temps et dépense de l'énergie dans un combat fictif par essence. L'absurde n'a visiblement pas de limite. C'est même toute la beauté du système. En créant une échappatoire virtuelle à la vie quotidienne, nous venons d'offrir à notre société l'outil rêvé pour museler ses insatisfaits. « Vous ne gagnez pas assez pour vous offrir un véhicule ? Achetez une voiture de sport sur votre ordinateur ! » L'Armée de Libération de Second Life vous invite de la même manière à feindre la rébellion pour mieux oublier celle que vous n'aurez jamais le courage d'accomplir en tant que citoyen. Il en va ainsi pour toute chose dans cet univers d'apparat. Guillaume, étudiant en sociologie, rédige actuellement un mémoire sur le sujet. Il aurait eu du mal à anticiper

l'apparition d'une telle communauté, mais il considère pourtant que cela représente une suite logique : « Le constat est établi par tous et depuis longtemps ; nous vivons dans la société du parafêtre. Le smicard qui emprunte pour s'acheter une voiture de luxe alors qu'il vit dans 20 m², la caissière de super marché qui dépense toute sa paye en boîte de nuit ; ils sont nombreux à vivre déjà une fiction.

donne simplement la possibilité de vivre cette déviance à fond parce que l'on peut librement y changer de corps et s'y acheter des objets d'une valeur inestimable dans la réalité. »

Quelles perspectives ?

La tournure inquiétante que prend le produit de Linden Labs n'est pas sans rappeler certains scénarios d e

films comme Matrix ou Avalon. Les protagonistes y découvriraient que le monde dans lequel ils évoluaient depuis toujours n'était, en réalité, qu'une simulation. Si Second Life n'a heureusement pas encore remplacé notre réalité, le succès grandissant de ce logiciel a tout de même de quoi inquiéter. Le fait qu'un nombre aussi important d'individus aient délibérément choisi de réaliser certaines de leurs activités via une interface informatique pose un certain nombre de questions et notamment celle d'une quelconque limite : Jusqu'où laisserons-ils la réalité virtuelle se substituer à leur vie ? Il serait vain de spéculer sur l'évolution de Second Life, car il s'agit encore un domaine relativement insolite. Pourtant il convient de garder un oeil critique et de ne pas prendre comme anecdotique ce qui pourrait bien constituer l'exemple même d'une société qui part à la dérive. Aussi, lorsque les médias se mettent à traiter l'actualité virtuelle au même titre, ou presque, que la véritable information, c'est peut-être qu'il est temps de tirer la sonnette d'alarme.

Second Life





Enquête ★ La Spada

Uniculturalisme : du grand art à la niçoise

→ par **Caroline Denime et Willy Alliot**

Le quartier Riquier/Saint Roch fait peau neuve. Après la prolongation de l'Université Saint-Jean-d'Angely sur le site de l'ancienne caserne, le projet d'Hôtel de Police Auvere, la construction du tramway, voici le réaménagement du hangar de la Spada. Depuis 8 ans maintenant, l'entreprise de BTP éponyme a quitté les lieux et laisse place à un nouvel acqué-

reur, la Mairie. Déjà à l'époque, les équipes municipales envisageaient la promotion d'une vie associative. Mais pressée par la candidature de Nice, capitale européenne de la culture, la municipalité impose un choix définitif. La création d'un complexe multiculturel de son choix. Qu'il en déplaise aux amoureux de la charpente, le hangar de la Spada sera entièrement détruit puis reconstruit

sous une forme encore inconnue. D'une surface de 13 825 m², cet équipement culturel doit comprendre une salle avec gradins escamotables de 600 places assises soit 2 250 places debout assorties d'un espace événementiel. Un auditorium de 6 053 m² et équipé d'un grand orgue accueillera près de 1 200 personnes. Restaurants et boutiques se partageront 680 m² tandis que les équipements

de sécurité et de gardiennage occuperont les 207 m² restants. Les procédures de construction seront mises en route dans le courant de l'année. Les travaux prendront effet dès 2009 pour s'achever en 2012, si tout se passe bien. André Barthe, adjoint au Maire délégué à la culture, prévoit tout de même, une marge de six mois environ.

Méli-mélo sur le projet de l'auditorium

C'est une belle pièce de théâtre, une véritable mascarade », dans laquelle les associations logées au sein du hangar La Spada jouent bien malgré elles. Tout commence en 2002. A l'époque, la ville de Nice qui entretenait alors d'étroites relations avec la fédération des associations Le Hublot, Diva et Entre-Pont, promettait la création d'une salle de 600 places dédiée à booster les initiatives culturelles locales. Gelé, le projet finira aux oubliettes. La raison : Nice prétend à devenir capitale européenne de la culture. Projet phare de l'ambitieuse candidature, tous les yeux vont se tourner vers le futur grand auditorium. Pour engager les festivités, la mairie appelait lundi dernier à une consultation publique. Seul Hic, « ni les riverains, ni les associations n'ont été conviés à la grande partie de démo-

cratie participative », s'explique Fred Alemany, chargé de production et artiste numérique. « Aucune affiche, aucune publicité n'a été lancée par la ville, nous avons appris la tenue de cette réunion par voie de presse ». La loi SRU oblige, les municipalités se doivent de tenir des consultations de ce type. « Simulacre, le projet est ficelé depuis un an. La démocratie est visiblement mise en danger ». La loi est respectée, « mais pas l'esprit de la loi, tout ça nous a été imposé ».

Elitisme,

quand tu nous tiens...

Ils rient jaune ces intermittents du spectacle, lorsque la mairie dit vouloir faire de l'ancienne entreprise, une friche culturelle. « Ce type de projet fonctionne grâce à un financement européen. La réha-

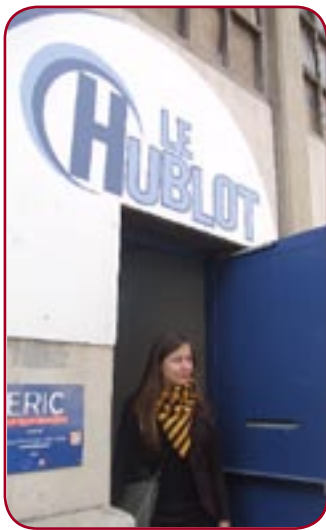


L'ancien hangar deviendra un lieu de culture incontournable

bilitation de lieux industriels en centres culturels, comme à Marseille ou Nantes avec les entreprises Lu, n'a rien à voir avec ce qui se passe ici». La Spada deviendra un équipement de la ville, « pour programmer La culture municipale ». En bref, accueillir

le ballet de l'opéra et l'orchestre philharmonique de Nice. Pourtant de nombreuses structures reçoivent déjà ces deux entités : le conservatoire national à Cimiez, l'Acropolis, la Diascomi dans la plaine du Var et l'opéra. Quant aux musiques actuelles, elles

Enquête ★ La Spada (Suite)



Le Hublot attend de savoir ce qu'il va devenir

ne seront pas représentées au futur La Spada. Pour des mesures d'acoustique, elles

devront se contenter des salles déjà existantes.

La diversité culturelle en danger

« Un projet très élitiste, remarque un habitant de la rue Roquebilière, loin des perspectives culturelles et économiques de ce quartier populaire ». D'après une enquête réalisée par la fédération d'associations, 66,2 % des habitants de Nice-Est pensent qu'un auditorium ne répond pas à leurs attentes. 86 % souhaiteraient profiter d'une salle polyvalente. « Beaucoup d'entre eux aspirent à se rapprocher du monde culturel et artistique »,

insiste Tania Cognée, animatrice engagée de la fédération. Ici, on demande « un aménagement ouvert au quartier, et non deux coquilles vides ». Le tissu associatif local y discerne donc mal sa place. D'ailleurs, le Hublot, chargé du programme ERIC (Espace Régional Internet Citoyen), l'apprend dans ces lignes. La mairie leur « réserve tout de même une place au sein du futur complexe ».

Ambitions divergentes

Du côté de l'administration culturelle, André Barthe dit « savoir quelles sont les aspirations des Niçois. Nous connaissons les revendications des associations et les aspi-

ractions du public, elles sont prises en compte ». Mais là encore, Fred Alemany réagit : « Contrairement aux autres villes françaises, ici nous devons payer, louer, pour être représentés sur scène. Normalement, les salles achètent les spectacles. D'autant que 40 % du budget culturel est alloué à l'opéra et l'orchestre philharmonique et le contribuable finance 4 500 euros par représentation. Contre-pied aux activités populaires, qui sont totalement lésées ». Nice ne doit pas oublier quelle doit être la capitale européenne de toutes les cultures.

Interview Yan Degorce-Dumas

Yan Degorce-Dumas est directeur de Fonétiq, agence de promotion des cultures émergentes. Depuis 2 ans maintenant, il milite activement pour le collectif Une salle de concert à Nice.

Curieux : Que revendique le collectif une salle de concert à Nice ?

Yan Degorce-Dumas : Le collectif cherche bien évidemment à obtenir un complexe voué aux musiques actuelles. Mais pas seulement. On a besoin d'une vraie politique de soutien au tissu associatif local.

C : Et, vous y mettez quoi dans cette politique ?

Y D-D : Des arrangements très simples. Par exemple, la mise en place de panneaux d'affichages qui nous seraient réservés. Ou encore, des bus

supplémentaires les soirs de concerts. Et puis il y a aussi tous ses petits groupes indépendants qui ne demandent qu'à faire les premières parties de concert mais qui, faute de coup de pouce financier, s'y résignent. Nice est quand même la 5e ville de France. Ce genre d'investissement, c'est incontournable pour une ville de 350 000 habitants.

C : A quel niveau la Mairie vous soutient-elle dans votre projet ?

Y. D-D : Nous sommes en relation étroite avec Thierry Martin et André Barthe, chargés de la culture à Nice. On leur fait part de nos revendications. Eux, ils nous écoutent. L'objectif, trouver un terrain d'entente et promouvoir toujours plus les musiques actuelles et cultures émergentes.

C : Et, êtes-vous parvenus à un accord concret ?

Y D-D : C'est d'ailleurs com-

me ça qu'on est arrivé à la création de Tour de scènes. On nous laisse les salles et on nous donne entre 3 000 et 5 000 euros de subvention. Et en échange, on ajoute leur logo sur les flyers. Mais ça ne se passe pas toujours aussi bien. Dans cette ville, monter un projet associatif est une vraie prouesse. On risque à chaque fois le dépôt de bilan. Et même si la Mairie écoute nos revendications, elle statue après, dans son coin, et accorde des subventions du bout des lèvres. Imaginez que la seule salle de musiques actuelles, Le Volume, ne reçoit que 1 000 euros par an. C'est rien.

C : Mais est-ce que Nice a vraiment besoin d'investir dans une nouvelle salle de concert ?

Y. D-D : Je pense que l'art se doit d'exister. Et ce, indépendamment de toute rentabilité. Mais pour cela, il faut que la municipalité s'en charge. Et

puis, si personne n'aide à la diffusion de ces cultures émergentes, comment peuvent-elles trouver leur public ? C'est un cercle vicieux.

C : Est-ce que les Niçois sont vraiment intéressés par ces musiques actuelles ?

Y D-D : C'est vrai que beaucoup de Niçois sont des aficionados des sorties en boîtes et des hits parades. Mais il existe aussi une ouverture sur d'autres styles musicaux. La preuve, c'est que Tour de scènes tiendra sa 3ème édition du 11 au 21 avril, que le festival remplit les salles et qu'il dégagne un bénéfice de 3 000 euros.

C : Donc, les salles existent ?

Y. D-D : Oui, Il y a bien sûr la salle 700 du Nikai'a, le Théâtre Lino Ventura, le théâtre de Verdure mais elles sont extrêmement chères et on ne peut pas se permettre de les louer.



M. Hulot, revenez !

→ par **Benoit Guglielmi**

M. Hulot est arrivé, les écolos ont suivi de près.

C'est sûr, ça plait à ceux qui vont voter !

Calamité : la Terre est en danger.

Il faut la préserver, se sont-ils écriés.

Il faut dire qu'ils étaient inquiets...

M. Hulot a fait signer : les écolos ont adhéré.

Ce pacte, quelle bonne idée !

C'est gagné : la Terre est sauvée.

On va la protéger, se sont-ils extasiés.

Il faut dire qu'ils étaient motivés...

M. Hulot s'est défaussé, les écolos ont décampé.

Le pacte ? Bien vite oublié !

Et tant pis si on laisse la Terre crever.

Pour s'en alarmer, ne reste plus que trois muets.

Il faut dire qu'ils forment un sacré tiercé...

Lepage, pour commencer ? Le flot Bayrou l'a noyée.

Voynet ? Trop divisés, les Verts ne sont pas écoutés.

Et le sigle « Gauche plurielle » est un boulet.

Bové ? Lui, c'est à l'ombre qu'il pourrait passer l'été.

Il faut dire qu'on est pas gâtés...

M. Hulot s'est retiré, les écolos s'en sont allés.

M. Hulot, revenez !



Mariées à tout prix

→ par **Marion Aniel**



Deux voix contre une : adjudgées mariées !

A l'âge de 16 ans, mon oncle, le frère de maman, a décidé qu'il était temps pour moi de me marier. J'ai refusé, et le cauchemar a commencé. Lorsque je suis retournée au Maroc pour les vacances, je me suis retrouvée en enfer ! Là-bas, l'acte de mariage signé, j'étais en larmes. Vêtue d'une djellaba, les cheveux bandés d'un foulard, écartée de ma famille : elle était assise à côté de mon futur mari ! »

Le témoignage de Leila, si poignant soit-il, n'en est qu'un parmi tant d'autres. Le mariage forcé existe... Et persiste. Pas si rare, pas si inoffensif.

Sur les 1 071 appels reçus l'an dernier, le CIDFF 06 (Centre d'Information des Femmes et de la Famille) a recensé plus de « 200 victimes de mariages forcés dans les Alpes-Maritimes ».

Sous les pressions familiales, elles n'ont pu refuser. Le conjoint ? D'accord. Le tuteur, en général le père, aussi. La femme ? Quoiqu'elle dise, elle n'a déjà plus le choix. A deux voix contre une, autant dire que son avis compte peu.

Commence alors le processus infernal d'une vie sans issue. Départ pour l'étranger. Mariage en grande pompe. Retour au bercail. Vie de couple. Sauf qu'ici, les deux tourtereaux n'en sont pas.

S'ensuit bien souvent une série noire : brutalités conjugales, harcèlement moral, rapports sexuels violents, dépression. L'histoire de Leila ressemble à beaucoup d'autres... «Un mensonge horrible pour me faire rentrer au pays. Au bout du voyage, un mariage, contrainte et forcée, avec un homme de la pire espèce. Violent et, je le découvre quand je suis encein-

te, bi-sexuel.»

Face à la terreur elles se taisent, pour la plupart. Les autres subissent, à l'abri des regards indiscrets. La peur au ventre. La crainte du lendemain. Sous la menace, certaines préfèrent le suicide. « Mieux vaut mourir que vivre cet enfer ».

Le droit de dire non

Restent celles qui parlent. Une infime minorité, en fait. «C'est un choix très difficile. Les victimes n'ont que très peu d'alternatives, explique Dominique Mazella, la responsable de l'association Parcours de femmes. Soit elles se soumettent, soit elles fuient.» Dilemme infernal. Entre exil et soumission, à 17 ans le choix est vite fait. Mais les associations se mobilisent et les relais se mettent en place. Dominique a reçu des témoignages effroyables. «Une jeune fille prénommée Sarah. Elle avait refusé un, puis deux, puis trois mariages. Ses frères ont alors commencé à la priver de son autonomie. Il lui ont confisqué son téléphone, la surveillaient, allaient la chercher au travail... Jusqu'au jour où ils lui ont pris ses papiers et sont allés poser sa démission.»

D'autres fois, le courage a eu raison des démons de l'asservissement. «Je connais une jeune fille qui est allée voir l'assistante sociale du lycée. Elle a organisé son départ. Ce n'est que plus tard qu'elle a repris contact avec sa famille.»

Mais ce cas fait figure d'exception. Même s'il est préférable d'agir avant le mariage, trop

souvent, l'audace se dérobe. Et laisse place à l'obéissance. Mais les solutions existent. En France, le mariage forcé est puni par la loi. L'union peut donc être annulée. Mairie, commissariat, Tribunal de Grande Instance, institutions sont à même d'assister les démarches.

Si terribles soient-elles, les consignes sont claires. Recueillir des témoignages auprès de son entourage, déposer une main courante, écrire au procureur de la République...

Pour que cesse la barbarie et l'inhumanité. Le jour de leur mariage est souvent leur première expérience sexuelle. «Non consentantes, elles sont violées», raconte encore Dominique dans un soupir.

Mais que l'espoir demeure. Le calvaire de Leila est terminé. Divorcée, elle a reconstruit sa vie. «Aujourd'hui, je suis fiancée avec un Orannais. Depuis des années, je n'avais pas res-

Vers qui se tourner ?

→ Par **Marion Aniel**

CIDFF 06, 20 rue des Mahomias, 04 93 71 55 69. Harjès, centre de rencontre, 18 rue Oratoire (Grasse), 04 92 60 78 00. ALC, 10 rue Chevalier de Malte, 04 93 52 42 52. Esacle, point d'accueil et d'écoute jeunes, 21, rue d'Angleterre, 04 92 47 67 40

Ni putes, ni soumises, espace associations, promenade des Papillons, 06 69 35 27 79. Tribunal de grande Instance de Nice, place du Palais, 04 92 17 70 00



Société ★ Entreprise

Du bien-être pour les cadres

→ par **Claire Camarasa**

Après une journée de travail harassante, il est agréable de pouvoir se détendre et se changer les idées. Cependant, une ombre semble se profiler au tableau : où aller ? Il n'est pas toujours évident de dénicher des endroits dont les prestations seront à la hauteur de ses attentes. Pour remédier à cela, Déborah Leprince a créé un nouveau concept : une mise en relation humaine socio-professionnelle et amicale.



Quand les cadres se divertissent, ils s'épanouissent au travail

A 32 ans, Déborah Leprince vient de créer sa société, le cabinet DL Partners, en juillet dernier. Sa cible ? Les cadres et les professions libérales. Son concept ? Faire en sorte qu'ils se sentent mieux au quotidien dans leur vie extraprofessionnelle. Mais il ne s'agit pourtant pas d'une agence matrimoniale. Le but n'est pas de trouver l'âme soeur mais de se sentir bien dans sa peau en partageant des loisirs et des passions. « Mon idée est de rester axée sur le bien-être, la communi-

cation et la détente », explique-t-elle. Il s'agit de « résoudre l'équation : bien-être des cadres = productivité ». Les deux points forts de ce système demeurent l'état d'esprit des adhérents ainsi que le désir d'une meilleure qualité de vie.

Un projet inédit

Ce concept novateur est unique en France. L'idée de départ de cette société vient d'un constat. « Nous sommes dans une région magnifique, mais le contact humain n'y

est pas toujours facile », précise Déborah d'un air sérieux, derrière ses lunettes noires. Originaire de la Roquette-sur-Siagne et chasseur de tête pendant 7 ans, à Paris, elle connaît la région et les aléas de la vie d'un cadre. Son but est de permettre à des individus venant de l'étranger, ou d'autres régions de France, mais également à ceux qui ont quitté la région et y sont revenus, de se créer un nouveau tissu socio-relational et amical. Cette technique d'intégration et d'adaptation à la région permet de découvrir des lieux dont il sera difficile d'être déçu.

Le mode de fonctionnement

Une méthode à la « speed-dating » est employée. Les intéressés auront cependant plus de 7 minutes pour se rencontrer et discuter. La société se charge de dénicher des lieux agréables afin d'optimiser le temps libre des cadres. « Actuellement, le cabinet dispose d'une centaine d'établissements partenaires, explique Déborah Leprince, il s'agit de galeries d'art, de Spa, de clubs de sport, ou encore de

salons de thé. Il y a surtout les meilleurs tables du département ». Les futurs membres sont reçus à Valbonne, sur entretien, par la créatrice de DL Partners qui va déterminer le profil de chaque cadre. Une mise en relation a lieu par la suite lors d'un déjeuner ou d'un dîner afin d'y repérer les affinités de chacun. Le cabinet offre une prestation sur mesure en fonction de la personnalité des cadres. Des activités atypiques, créatives et originales leurs seront proposées. « Cela reste ludique », précise-t-elle. Chaque entreprise est prévenue, au préalable, des modalités du concept par une réunion d'information. L'adhésion des membres est libre. Les dirigeants peuvent choisir d'y participer ou non, pour une somme dont ils choisiront le montant. Ils auront également la possibilité de décider s'ils permettent à leurs salariés de rencontrer des salariés d'autres entreprises, à la seule condition d'avoir participé à l'adhésion. Face à une pénurie de compétences difficile à gérer pour les entreprises du 06, Déborah Leprince affirme sa volonté de privilégier la fidélisation des cadres afin qu'ils ne quittent pas la région.

Curieux

Espace Carrare
N° 69 rue de Roquebillière
06300 NICE
Tél. : 04.97.08.28.28
Fax : 04.97.08.28.29

Responsable de la Rédaction :
Marie BOSELLI
Rédacteur en chef :
Jean-François Roubaud

Secrétaire de rédaction :
Michaël Klawinski
Ingrid Brunchwitz

Rédacteurs en 2ème année à NOUVELLES
L. Bigois, A. Dencausse, B. Guglielmi, M. Périssé, M. Dos Reis, M. Aniel, S. Villpont, R. Laronche, W. Alliot, C. Denime, S. Faby, G. Vaughtier, S. Launay, P. Marion, C. Camarasa, L. Sarant, J. Touabti et tous les journalistes-professeurs de NOUVELLES

Société ★ Emploi

Seniors mais pas morts !

→ par **Julia Touabti**



Sur le marché du travail, difficile de faire face aux jeunes

Une étude de l'IFOP révèle que, pour la moitié des patrons français, les salariés de 45-55 ans sont considérés comme âgés. Cela semble se répercuter sur l'embauche puisque 58% des responsables des ressources humaines avouent tenir compte de l'âge du candidat lorsqu'ils examinent un curriculum vitae. "Le principal frein à l'embauche de ceux qu'on appelle les seniors est que, la plupart du temps, ils sont peu au fait des nouvelles technologies. Il faut souvent les former et c'est du temps, donc de l'argent, de perdu", affirme Louis Drideux... jeune chef d'entreprise de 47 ans.

Chirurgie esthétique au secours des chômeurs

Pour Martine Muller, pétillante gérante d'un magasin sur la Croisette à Cannes, l'embauche

est proscrite au dessus de 30 ans. "Les clients attendent de la grâce, de la fraîcheur. Et plus nos vêtements doivent être mis en valeur. Une taille de guêpe et pas de rides, c'est ça qui est vendeur, comme partout !" affirme-t-elle. Dans un monde régi par les apparences, la ride est l'ennemie ultime de celui qui veut travailler, même s'il est plus que compétent. Selon une étude du site de recrutement Monster, 49% des seniors en recherche d'emploi seraient prêts à faire appel à la chirurgie esthétique et se disent convaincus que cela ferait évoluer favorablement leur carrière. Mais tous n'ont pas les moyens... "Avant j'étais infirmière. Ma retraite et ma pension de veuve ne me permettent pas de joindre les deux bouts et les employeurs potentiels ne sont pas légion, alors je travaille au black, comme on dit. Je fais un peu

de repassage et de couture. Grâce au bouche à oreille ça marche bien, j'arrive parfois jusqu'à 300 euros en plus chaque mois, ce n'est pas un luxe... C'est même nécessaire !" avoue Anette, niçoise de 64 ans.

Les "jeunes vieux" contre-attaquent

Dans certains secteurs pourtant, les seniors sont de plus en plus plébiscités. Les entreprises de garde d'enfants et de service à la personne sont ravies de profiter de l'expérience et de la motivation de ces "jeunes vieux". Nadia Zaoui, responsable de VaD service à domicile a embauché deux seniorettes cette année. Elle précise que "les gardes d'enfants sont leur spécialité. Les mamans, comme les petits et nous mêmes sommes ravis de leur professionnalisme. Une expérience que n'aura jamais une petite jeune de 20 ans !" Effectivement, les seniors ont aussi des atouts non négligeables. L'expérience et les compétences acquises durant une première carrière, la capacité à transmettre leurs connaissances et à former des jeunes sont des plus.

La France est à la traîne en matière d'emplois des plus de 50 ans et le seuil européen est loin d'être atteint. Pour lutter contre cette discrimination et faire évoluer les mentalités, une campagne de communication nationale a été lancée. Selon le ministère de l'emploi, «les patrons y réagissent très favorablement!». Il ne reste plus qu'à passer de la réaction à l'action !

Course à l'emploi

→ Par **Julia Touabti**

Le 5 mars dernier, Pierre Kany, un Français de 54 ans au chômage depuis un an et demi a quitté sa ville de Moselle pour se rendre à Paris... à pied. «Je pars à pied à Paris voir le ministre du Travail. J'ai 54 ans. Trop vieux pour travailler ? «Stop à la discrimination», lit-on sur la charrette qu'il tire derrière lui depuis le 5 mars dans sa course pour l'emploi. Quelques kilomètres avant d'entrer dans la capitale, il affirme qu'un rendez-vous lui a été promis au ministère. «Je fais cela par désespoir», dit l'ancien chauffeur-livreur au chômage depuis que l'entreprise qui l'employait a fermé. «Passé 45 ans, on est déjà inutile. Mais quand on a passé les 50, on devient carrément superflu», ajoute-t-il. Ce père de trois enfants, dont deux sont encore à sa charge, touche 1,152 euros d'indemnité chômage. «Pierrot» court chaque jour entre 30 et 45 kilomètres et se dit «fatigué». Il espère «être écouté» et «que ça aboutisse à quelque chose (...) pour ne pas avoir marché en vain».

La France est à la traîne des pays européens pour l'activité des plus de 50 ans. Le taux d'emploi des 55-64 ans était de 37,8% en 2005 contre 42,5% pour la moyenne UE. L'an dernier, la France a lancé un plan national pour l'amélioration de l'emploi des seniors.



Vent d'air frais sur les Moulins

→ par **Marély Dos Reis**

Plus beau, plus dynamique, plus accessible. Lundi, Jacques Peyrat dévoilait les futures rénovations qui seront apportées au quartier des Moulins à Nice. Plus qu'un simple lifting, c'est un tout nouveau visage que la ville de Nice a décidé d'offrir à cet endroit si souvent décrié. Les habitants l'attendaient, les élus en rêvaient, les Moulins vont enfin sentir le vent tourner.



Le quartier des Moulins à Nice

Il est environ 15h, devant le bâtiment 30 dans le quartier des Moulins. Surnommé par tous les habitants « le 30 », il s'agit du lieu le plus fréquenté du quartier, une légende, une véritable anthologie. Des plus jeunes aux plus grands, tous aiment se retrouver dans le poumon du quartier. Il ne s'agit pourtant pas de l'endroit le plus agréable. Les murs du hall sont sales, tagués d'injures sur la police ou de slogans à la gloire de leur cité. Le bâtiment est bruyant. La musique venant des appartements fait écho à celle émanant d'une Clio garée devant le hall d'entrée.

Au 5e étage, tout paraît plus paisible. Assises sur le balcon, quatre demoiselles du quartier, toutes mères de famille, contemplant le paysage. Elles commentent la tenue d'un tel, s'étonnent de voir un couple aussi démonstratif, s'étendent sur la nouvelle coiffure d'une autre... puis éclatent de rire.

Mais le sujet de conversation qui est dans toutes les bouches est la prochaine réhabilitation du site. Véronique, Edina, Laura et Nounou ont grandi et ont toujours vécu ici. Ces petites réunions, elles en font pratiquement tous les jours pour occuper leurs journées, car aucune d'entre elles ne travaille, elles sont toutes mères au foyer.

Réhabiliter

les quartiers difficiles

Véronique, à l'image d'une très grande majorité des 8 000 habitants des Moulins est enchantée de cette réhabilitation : « Cela faisait tellement longtemps que nous l'attendions ». Elle s'étonne même du fait que le quartier soit apparemment passé de justesse dans cette vaste opération de démolition-reconstruction dans les Alpes-Maritimes : « Ils disent que tout s'est décidé au dernier

moment ». Le 7 février 2005, à la mairie de Nice, a lieu la séance de signature de la convention de l'Anru (l'Agence nationale de rénovation urbaine), un organisme émanant de l'Etat, dont le but est d'aider au financement des opérations de réhabilitation des lieux les plus en difficulté. Les quartiers de Nice concernés au début étaient l'Ariane et Pasteur. Apparemment, Christian Estrosi aurait rajouté en manuscrit le nom des Moulins, avant de faire passer le dossier en commission. La demande a finalement été acceptée et les travaux seront pris en charge par l'Etat et le Conseil général, pour un budget global de 200 millions d'euros dont 49 millions consacrés à la rénovation du quartier des Moulins.

Un tout nouveau visage

Edina se penche au-dessus de l'épaule de Véronique. Les yeux rivés sur le quotidien, elle commente l'article consacré à cette nouvelle. Elle scrute inlassablement le plan dressé à cette occasion, annonçant la nouvelle esthétique du quartier. Elle commente d'une voix hésitante : « La place des Amaryllis va être ouverte vers l'extérieur et celle des Yuccas va être complètement refaite. Apparemment, ils vont encourager les gens à ouvrir des commerces ici. Ils disent aussi qu'ils vont créer un nouveau pôle d'espaces verts, ça

fait bizarre tout ça. » Les principaux secteurs à enjeux des Moulins seront en effet mis en relief, ce qui devrait relancer la dynamique du quartier.

200 nouveaux

logements

Malgré tout, Véronique déplore le fait que certaines personnes doivent s'en aller. Pour elle, comme pour ses trois amies, pas question de quitter leur quartier. La prochaine restructuration des Moulins prévoit une destruction massive de logements, 485 d'ici à 2010. Seulement 200 seront reconstruits sur le site. Les habitants concernés seront relogés dans le nouveau quartier de Nice Méridia où 200 nouveaux logements seront construits pour eux, ainsi qu'aux Arboras et à Saint-Isidore. 500 autres appartements seront réhabilités. « Nous sommes là depuis des années. J'espère sincèrement ne pas être concernée par les relogements. Pour les personnes qui ne sont pas d'ici, nous devrions être contents de pouvoir changer de vie. Mais les Moulins, c'est plus qu'un tas d'immeubles, c'est une véritable famille ». Edina renchérit : « Oui, si tu as besoin d'une bouteille de lait, ton voisin te le donnera. Une entraide que tu ne trouveras jamais à Cimiez ou dans le Centre-ville ».



A consommer avec modération pour les plus de 60 ans

→ par **Stéphane Vilpont**



Stop aux conducteurs à problème

Le week-end dernier, un conducteur âgé de 86 ans a pris l'auto-route à contresens, provoquant plusieurs accidents. Juste avant, le même automobiliste octogénaire avait déjà causé quatre accrochages. Ce nouveau drame de la route suffit à relancer la question récurrente de la conduite des seniors. A Nice, les avis sont très partagés entre ceux qui optent pour une suppression radicale du permis B passé un certain âge et les partisans d'une visite médicale régulière pour personnes âgées.

« Le médecin n'est pas gendarme »

Didier, père au foyer de 30 ans, préconise « une visite obligatoire et un contrôle d'aptitude au volant tous les cinq ans ». Problème : aucune loi française ne le stipule. C'est d'ailleurs ce que regrette Jean-Louis Portehaut, directeur départemental de la prévention routière des

Alpes-Maritimes : « Le médecin n'est pas gendarme, il ne peut pas vraiment interdire un automobiliste de conduire. Le système français devrait copier celui de l'Espagne où la visite médicale est obligatoire ». D'une voix roque, il insiste : « Dès lors qu'on a des problèmes de vue ou d'audition, peu importe l'âge, on doit arrêter de conduire. Il en va de la vie des concitoyens ! »

Faire attention aux autres, c'est ce que veut crier haut et fort Gilles, étudiant en médecine : « Franchement quand je vois ma grand-mère, c'est un danger public. Heureusement qu'elle conduit finalement très peu ». Ce grand gaillard de 21 ans fait partie de ceux qui militent pour la suppression du permis de conduire après 60 ans. Son ami, Pierre, à peine plus âgé, parle en connaissance de cause : « Récemment une amie s'est retrouvée avec sa Mégane, garée dans une rue éclairée, complètement cabossée. Un grand-père n'avait pas vu la voiture stationnée ! »

Pas plus dangereux que les jeunes

Les personnes âgées sont-elles alors les plus dangereuses ? Apparemment, non. Il y a de très bons conducteurs à 90 ans et de mauvais à 20 ans. Rappelons que 25% des accidents mortels de la route sont provoqués par les 18-24 ans : « Ils représentent 10 à 13% de la population française et que ces cas mortels concernent deux fois plus de garçons que de filles », explique Pascal Tateossian, moniteur de l'auto-école Araucacia.

Certains réflexes se perdent avec l'âge. Normal, mais il ne faut pas tous les mettre dans le même panier comme le précise Marc, assis au comptoir d'un café : « Mes grands-mères de 70 ans conduisent encore très bien ! »

Pour ses grands-mères comme pour tant d'autres, le permis de conduire est la clef de l'autonomie. Cependant, le vieillissement peut jouer des tours. Une vue défaillante et des problèmes de santé comme l'arthrite et les rhumatismes, qui limitent les mouvements et augmentent le temps de réaction, mettent en doute la sécurité.

Des solutions pour

éviter le pire

Les lunettes lui tombant sur le nez, Docteur Eric Sellam se souvient encore des cinq pompiers fauchés par un grand-père octogénaire il y a deux ans. Pour ce généra-

liste, il existe deux solutions. Dans un premier temps, il faut faire contrôler l'aptitude à la conduite par un moniteur. « Dépassé 70-75 ans, il faut faire un test sur des routes où l'on a l'habitude de rouler afin de vérifier qu'il n'y ait pas de problème particulier ». D'autre part, « quand un médecin traitant constate qu'une personne âgée connaît des troubles, physiques ou mentaux, il faut l'inciter à s'arrêter de conduire ». Et à lui de préciser que finalement « beaucoup de gens le font spontanément sans problème ».

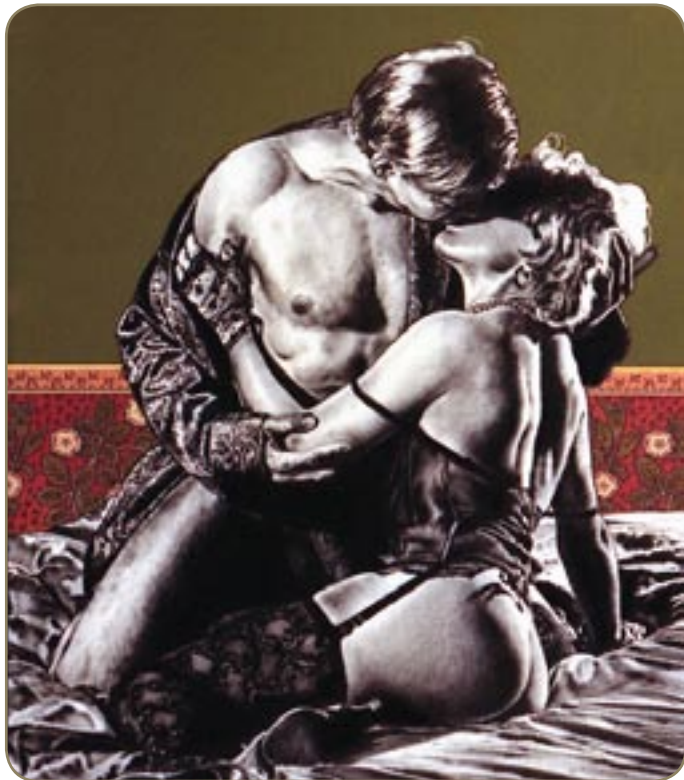
L'association départementale de la prévention routière de Jean-Louis Portehaut s'est lancée dans la rédaction d'un fascicule où tout est expliqué. « Les seniors au volant » met en perspective les dangers de la route, les points importants pour éviter des accidents, la nécessité d'un contrôle régulier. Bref, un guide spécialisé pour conduire les seniors vers les meilleures attitudes à adopter en route.

Mais ce directeur, combattant dans l'âme, ne s'est pas arrêté en si bon chemin. Il a longtemps proposé des stages de recyclage où des automobilistes âgés venaient tester leurs conduites régulièrement.

« Tous les dix ans, c'est la fréquence la plus appropriée », selon lui. Mais cette initiative, au départ sponsorisée, est tombée à l'eau faute de parainages. Encore un bel effort associatif qui échoue à cause d'un manque de moyens et d'engagement de l'Etat.

Le sexe dans la bouche

→ par **Alexandra Dencausse**



La vulgarité sexuelle s'est fait une place dans la langue française

Baise-moi!». Rien de gracieux dans l'expression de cette quête ! Le terme « baiser » comme bien d'autres, a perdu sa signification originelle. Vulgarisé avec les années, le vocabulaire de l'amour s'est appauvri, son charme a disparu ! « Et pourtant (...), croyez moi, notre belle langue française possède en ce domaine de véritables trésors, que nul n'exploite » révèle Jean-claude Carrière dans son livre « les mots et la chose ». Les Français ont oublié que l'on peut parler de sexe élégamment. Tour d'horizon des expressions disparues qui laissent place à la vulgarité d'un nouveau langage sexuel.

Peu de téléspectateurs connaissent Colette Renard sous cet angle là : « Tata Rachel »

dans la série « Plus belle la vie » casse le tabou de la sexualité féminine maîtrisant l'art des mots dans sa chanson « Les nuits d'une demoiselle ». Sans vulgarité, elle utilise, en 1963, des expressions au doux parfum d'antan : « Je me fais laminer l'écrevisse, je me fais foyer le cœur fendu, je me fais tailler la pelisse, je me fais planter le mont velu ». Avant-gardiste de la libre expression féminine, son vocabulaire, très imagé, fait sourire ados et adultes d'aujourd'hui. « Ne vous imaginez cependant pas que l'Antiquité ou le XVI^{ème} siècle par exemple étaient prudes. Lisez l'Art d'aimer d'Ovide (pour les manigances) ou Rabelais (pour le vocabulaire cru) et vous en serez convaincus. La révolution des mots date plutôt de l'âge classique » explique

Odile Gannier, responsable de la section Lettres modernes à la faculté de Lettres de Nice.

Parler cru ne tue pas

« Se faire tarot, démontée, laminée, niquée, tranchée » quoi de plus exquis dans la bouche d'Amélie, élève de terminale au lycée Guillaume Apollinaire. La féminité au bouts des ongles leur échappe du bout des lèvres. Certains hommes apprécient le geste mais elle est moins nombreuses à acquiescer au pubaire et populaire « suce-moi ma poule » -qui devient un bref « suce-moi » l'âge aidant. Le rire (parfois nerveux) ou la soumission (espérons-là volontaire) sont les premières réactions sur un échantillon de dix filles.

Un peu plus d'originalité du côté masculin avec Ramzy, collègue de classe d'Amélie : « Les mecs parlent pas franchement de l'acte entre eux, on décrit la chose de manière globale : j'ai ken, j'ai m'la faire, j'ai chopée, elle envoie le steak, j'ai retournée, j'ai bouillave. Les meufs sont quand même beaucoup plus crues, plus hard ! » Entre elles, les filles n'hésitent pas sur le détail « j'ai la chatte en feu, j'ai pris cher. » L'absolue souffrance se dénonce dans le langage, jamais sans un certain plaisir à parler de la chose, voire une fierté, une façon de démontrer qu'on sait prendre son pied. Des discussions qui finissent souvent par un orgasmique « c'était le panard ! »

Ils ont choisi de donner une réponse à ces réunions où les hommes savent leur moindre intimité dévoilée à la bande de copines : « TTC » un grou-

pe musical entre hip-hop et techno, lâche durement et lourdement des paroles explicites : « Engloutis ma bite comme après une grève de la faim » dans leur morceau « Girl friend ». Amélie aurait souhaité les voir en concert la semaine dernière à Nice « je les avais déjà vu à Marseille j'avais passé une pure soirée. Quand t'écoutes bien les paroles, il y a de quoi se sentir vexée. Mais on sait que c'est de la musique : « Je croque dans ta chatte comme un sandwich (...). Tu cries trop fort et ta chatte, elle pue le roquefort ! »

Il faut croire que la vulgarité sexuelle entretient les coeurs (et les corps!) puisque les pré-ados n'ont jamais été aussi nombreux à flirter si tôt. Difficile d'imaginer ces « enfants » passer à l'acte à l'âge de 13 ans, pourtant chacun en compte au moins un ou une dans son entourage. Ce dont on peut être certains, c'est qu'ils utilisent le vocabulaire précédemment cité par Amélie et Ramzy. Claude Genna, sexologue à Nice : « Cette évolution du langage est en rapport direct avec l'évolution des mœurs. Ce qui nous paraissait choquant il y a 20 ans, est entré dans les mœurs aujourd'hui. Plus l'homme s'est libéré dans sa sexualité, plus il s'est aussi libéré dans le langage... Dans 20 ans, ce langage que l'on trouve sale sera dépassé. » Comment faire l'amour quand on n'a appris qu'à baiser ? Comment aller vers l'autre quand on ne pense qu'à le « démonter » ? Coucher c'est banal, la pipe c'est normal, et la vulgarité c'est inné !


Culture ★ Cinéma

300 : This is Sparta !

→ par **Lucien Bigois**

Zach Snyder adapte le roman graphique de Franck Miller sur la guerre des Thermopyles et signe la plus grosse claque cinématographique de ce début d'année.



Léonidas mène le combat

Ne jamais reculer. Ne jamais se rendre. Mourir sur les champs de bataille est la gloire suprême. Telle est la devise des Spartiates. 480 avant Jésus Christ. Xerxès, chef de l'armée perse auto-proclamé demi-dieu et maître du monde, fait de la prise des cités grecques une priorité. C'était sans compter sur le courage de ses habitants. Les Spartiates sont des guerriers. Une nation entière de soldats dont le courage, l'intelligence tactique et le maniement de l'épée n'ont d'égale que leur sens du sacrifice. Après avoir fait comprendre au messager de Xerxès (lors d'une scène époustouflante de violence) que les Grecs n'avaient aucunement l'intention de se rendre, le roi de Sparte Léonidas décide de défendre sa terre, sa liberté et d'aller combattre

les Perses avant qu'il ne soit trop tard.

Malgré la désapprobation de l'oracle (pourtant obligatoire pour toute action) Léonidas et sa garde personnelle composée des 300 meilleurs soldats spartiates partent repousser l'envahisseur perse, supérieur en nombre. Face à cette charge incessante (des millions dans le film, 7000 selon les historiens), les guerriers vont devoir faire preuve d'ingéniosité et refuser la compassion pour préserver leur bien le plus précieux : leur liberté.

« Ne leur donnez rien....

Prenez leur tout »

Zach Snyder rêve d'adapter 300 depuis 2000. A l'époque, les studios lui conseillent

d'écrire un vrai script et de revenir plus tard. Pour Snyder, nul besoin d'écrire un scénario quand tout est réuni dans le roman graphique de Franck Miller (le géniteur de Sin City et de Dark Knight, l'épisode le plus sombre de Batman). Après un nouvel échec, le réalisateur reconnu dans le monde de la publicité décide de s'attaquer à un film bankable, en l'occurrence le remake du Zombie de Romero. L'armée des morts, seul remake d'un film d'horreur rendant vraiment hommage à l'original (avec La colline a des yeux du frenchie Alex Aja) est un succès critique et financier.

Snyder peut désormais s'attaquer avec l'appui des studios à l'adaptation de l'œuvre de Miller. Mais Robert Rodriguez est depuis passé par là avec son Sin City. L'Américain décide alors de faire un film que les spectateurs ne sont pas prêts d'oublier.

Son objectif ? Réaliser un « film dessiné », véritable complément en mouvements de l'univers créé par Miller.

« Spartiates, ce soir nous d'ions en enfer ! »

Le résultat est tout simplement bluffant. Le film est d'une beauté à couper le souffle, traversé par des paysages tout droit sortis des plus belles pages de bande dessinées. Les mille trois cents plans que compte le film ont tous été

retravaillés sur ordinateur en post-production. Le métrage, entièrement tourné devant un fond bleu, y gagne en poésie sans toutefois négliger l'impact physique. Les combats, ultrastylisés et chorégraphiés, sont estomaquants de brutalité. Les membres volent, les soldats tombent et poussent leurs derniers cris en rythme. Les multiples ralentis de ces scènes permettent d'apprécier tout le travail abattu par les acteurs.

Quatre mois d'entraînement auront été nécessaires pour forger les corps de ces spartiates nés pour combattre et tomber sous l'ultime coup de glaive.

Gérard Butler, alias Léonidas est saisissant. L'Écossais de 39 ans s'est imprégné du rôle pendant de longs mois pour être le plus crédible possible en roi violent mais fidèle à sa patrie et à ses hommes. Il campe un roi soldat avant tout parti en mission suicide pour défendre la liberté des siens. Au final, 300 est un gros divertissement ultravitaminé et jouissif. Peinture baroque multipliant les moments de bravoure, projet fou d'un réalisateur fan... 300 est surtout un pari sacrement gonflé, relevé haut la main. Un réalisateur à suivre.



Mercury : l'atmosphère des 70's

→ par Marie Périssé



Le Mercury, 16, Place Garibaldi, 06 300 Nice

Sous les arcades de la place Garibaldi, un touriste anglais s'inquiète : « Can we see original version in this cinema ? » demande-t-il. Le voilà rassuré, ce week-end, il pourra voir « The Queen », que tout bon anglais qui se respecte se doit de l'avoir vu, dans sa langue maternelle. Le cinéma Mercury, datant de 1972, situé Place Garibaldi, est racheté par le Conseil Général. Cette transaction, annoncée lundi, empêche ainsi la disparition d'un des patrimoines de la ville. Ce cinéma d'art et essai propose des salles intimistes et une programmation toujours plus variée. Il comprend une grande salle de 84 places et trois plus petites. Malgré l'espace exiguë et la moquette ancienne, il incite à redécouvrir une ambiance typique des années 1970, tout en faisant du lieu un des temples niçois de la culture.

Avant de créer le Mercury, André Bemon exploitait un autre cinéma, le Pax, multiplexe spécialisé dans les films d'actions. A sa création, le Mercury est dédié à la première vision des films, en ver-

sion originale. Mais face à la concurrence grandissante et au désintérêt du public pour la VO, André Bemon change radicalement de politique et se place en marge des multiplexes. « Lorsque j'ai débuté, les complexes n'existaient pas, alors tout le monde m'a imité. Face à la concurrence, j'ai compris que l'on avait plus besoin de moi sur ce créneau. J'ai vendu les grandes salles du Mercury et proposé beaucoup de films, après leur première sortie nationale ». Le bouche-à-oreille fonctionne.

Le choix du cinéophile

A sa sortie un film coûte 50 % des recettes, quelques mois plus tard, il ne vaut plus que 30 %. Les films, diffusés largement durant une semaine, restent à l'affiche de façon moins fréquente, mais plus longtemps. Cela permet au spectateur retardataire de choisir jusqu'à trente-cinq films, encore sur la toile. L'été, le public parisien en vacances peut ainsi découvrir ou redécouvrir des pellicules qui ne sont plus disponibles dans la capitale.

Chaque lundi, André Bemon sélectionne ses films auprès des distributeurs. Il a été bercé, depuis son enfance dans l'univers du cinéma, de la musique et du théâtre. Un art qu'il aiguise avec autant de passion en tant que pianiste et auteur de pièces de boulevard. « Enfant, j'étais attiré par les dialogues de Fedeaux, mes parents m'emmenaient voir Hitchcock. » Et comme tout bon cinéophile, il ne se laisse pas dicter ses choix. Au Mercury, il n'y a pas de place pour un film à grand public, pauvre en qualité. « Si on me conseille Taxi 4, je ne le prendrais pas. Bien sur certaines personnes peuvent trouver ma programmation actuelle ennuyeuse (« Ne le dis à personne », « Odette Toulemonde »), mais ce n'est pas à eux que je m'adresse ».

Fort d'une clientèle d'aficionados, composée d'étudiants, de professions libérale et d'intellectuels, le cinéma ne démérite pas sa réputation. « Au fil des années, il a formé le public à la qualité de la projection et à la VO ». Il ne propose plus de vieux films. Pour lui, un bon film rempli une salle tout au long de l'année. « Un film va bien marcher au mois de novembre, parce que la rentrée est terminée. L'affluence repartira après les fêtes de fin d'année, diminuera en mars, avant de remonter en avril. Le dernier pic a lieu en août. »

Le cinéma compte actuellement trois employés. A 66 ans, André Bemon reconnaît se lasser de toutes les tâches administratives et techniques qu'incombe sa gestion.

L'avenir du Mercury

Le cinéma n'a jamais été officiellement en vente. Il a été question d'une éventuelle reprise par la mairie mais c'est finalement le Conseil général qui a finalisé la transaction. Ce dernier rachète les fonds (430 000 euros) et les murs (700 000 euros) et compte y faire des travaux (sécurité, accès handicapés...). Dans le cadre de sa politique en matière de cinéma, le Conseil général travaille en étroite collaboration avec le tissu associatif, la médiathèque, le circuit itinérant du cinéma, le fonds de soutien à la production cinématographique du Centre National de la Cinématographie, et une chaire universitaire sur le thème du cinéma avec l'Université de Nice et l'UNESCO. En attendant, André Bemon, s'attachera à former son successeur.

Il peut maintenant se consacrer à l'adaptation de deux de ses pièces « Mon mari est amnésique » et « Le piège à con », qui ont déjà foulé les scènes parisiennes et niçoises et à l'achat de son propre théâtre. Il militera toujours bec et ongle pour la culture sous toutes ses formes et peut être fier de ce qu'il accomplit. « Le Mercury est réputé pour être une salle mythique. L'écran de six mètres, les larges fauteuils, l'intimité de la salle donnent réellement la sensation d'entrer dans le film. Cela se voit dans les réactions du public ».

Le Mercury, 16, Place Garibaldi. Tarif normal 6/7 euros. Tarif réduit 5 euros.

Divers ★ Insolite

Un ballon pas cliché

→ par **Louise Sarant**

La photo aérienne exerce un véritable pouvoir de fascination, par sa capacité à donner une vision tout autre d'un environnement familier. Depuis peu, la hauteur de Nice est captée et magnifiée par Pierre Béhar, photographe qui utilise une technique révolutionnaire qui allie maniabilité, précision, respect de l'environnement et basse altitude.



Pierre Behar et son dispositif balloïde

Cette innovation photographique a un nom : le dispositif balloïde. Trêve de mots barbares pour les néophytes, le système est tout simple : prenez un ballon gonflé à l'hélium, fixez-y un appareil photo numérique, le tout relié au sol par deux treuils fixés sur une console entourant la taille du photographe. Et le tour est joué. Enfin presque, car le matériel est spécifique, le ballon est en polyéthène, l'appareil photo est performant car fixé sur une nacelle qui se télécommande sur 360° en horizon-

tale et 180° en verticale. Capable de faire des clichés de deux à 150 mètres d'altitude, ce dispositif permet à Pierre Behar de nous donner sa version de Nice « Vue du Ciel » du bout de sa lentille. C'est, selon ses propres termes, « en faisant un tour au Salon de la Franchise en Mars 2006 », qu'il découvre avec un bonheur mal dissimulé, les possibilités visuelles qu'offre l'opérateur balloïde photo. « J'ai immédiatement su que j'allais me lancer dans cette aventure », raconte-t-il, un sourire illuminant son visage avenant. « J'ai laissé tomber

mon entreprise de nettoyage et je me suis lancé à corps perdu dans ce projet excitant et prometteur ».

Le ballon inspire confiance

Il devient franchisé en août 2006 et commence ses activités de photographe de basse altitude en démarchant les collectivités locales, les particuliers et les agents immobiliers.

Car ce dispositif offre quantité d'aboutissements : un cliché en altitude d'une maison en vente met en avant ses atouts et les grands chantiers (et dieu sait qu'ils sont nombreux dans la région !) se dévoilent dans leur totalité. Il a même collaboré avec Nice Matin en leur proposant un cliché inédit des travaux de la place Masséna, parue en Une. En ce qui concerne le démantèlement de la voie Mathis, lui et son dispositif gonflable étaient les seuls à pouvoir proposer un cliché si réaliste.

La première entreprise à lui avoir fait confiance et à avoir saisi les retombées positives en terme d'image que cette technologie offre, est l'usine Fragonard de Grasse. Elle a fait appel à ses services afin de réaliser une nouvelle plaquette attrayante et originale.

« Mon entreprise est très récente, pour le moment j'ai vendu une trentaine de clichés, mais je suis confiant pour la suite. L'Office du Tourisme m'a fait confiance à l'occasion du Carnaval, la CANCA lors de l'inauguration de la fontaine Place Masséna et la Foire de Nice m'a commandé des clichés de la manifestation ». Quant aux tarifs, ils restent très abordables (179 euros TTC pour un particulier et 289 euros pour les autres) car cette prestation est évidemment moins coûteuse (et nuisible) depuis un ballon qu'à bord d'un hélicoptère.

Par amour du jeu

Mais si Pierre Behar s'est emballé pour le balloïde, c'est d'abord par goût prononcé du jeu. Le ballon, élément ludique par excellence, lui permet « d'avoir une profession amusante, valorisante et qui se renouvelle sans cesse », explique-t-il, les yeux tout à coup enfantins. Sur Nice, il ne tarit pas d'éloges, citant son ensoleillement, son aspect peu venteux et toutes les possibilités de donner naissance à des clichés sublimés par l'architecture, le paysage et les côtes. Un Yann-Arthus Bertrand de la basse altitude, en somme !

 Divers ★ People

Les blogs de V.I.P : nouvel eldorado made in US

→ par **Stéphanie Faby**



Perez Hilton en compagnie de sa nouvelle amie Paris Hilton

Ces blogs s'appellent « dlisted », « perez hilton », « pink in the new blog » ou « TMZ » et ont tous un point commun : ils « blablatent » sur la vie des stars. Les infos croustillantes et journalistiques qu'ils génèrent sont devenues en quelques années une mine d'or pour leurs créateurs. Avec en moyenne 3 millions de visiteurs par jour, ils attirent un public plus large que des grands hebdomadaires américains spécialisés comme « Weekly » ou « People ».

Mais qu'ont-ils de plus que les médias dit « sérieux » ? « Ils sont gratuits, indépendants et ne connaissent pas la censure. Internet est devenu le nouveau paradis de la libre expression où chacun peut s'improviser journaliste. Ils suffisent de bonnes photos ou vidéos prises sur le vif, d'une star croisée aux abords d'une rue et d'une plume acerbe, pour coiffer au poteau les plus grandes rédactions », analyse Stéphane Malterre, journaliste-reporter chez M6.

Un business parallèle qui inquiète les tabloïds US et bouleverse le petit monde des stars. Car ces blogs lèvent le voile sur des célébrités souvent encensées par les médias traditionnels et idéalisées par des milliers de fans. « J'adore consulter ce genre de sites. L'information est quasi instantanée. Je suis souvent au courant de potins bien avant qu'ils paraissent dans les médias français », raconte Cédric Oliva, 24 ans, étudiant en Master d'anglais.

La chasse au scoop

Et là où il y a un public, la publicité n'est pas loin. Arrivé criblé de dettes à Hollywood, Perez Hilton, alias Mario Lanvandeira, n'imaginait sans doute pas gagner sa vie avec ce qui n'était au départ qu'un « hobby ». Son blog investi par les annonceurs lui permet d'empocher 6 000 à 8 000 dollars par semaine ! Surnommé « la Reine des médias », homosexuel et fier de l'être, Perez Hilton doit sa

renom à ses pages drôles et diaboliques dignes de romans photos. « Ce type est un vrai phénomène aux États-Unis. Il a réussi à se faire une petite notoriété à Hollywood. Il est haï par de nombreuses stars comme Jennifer Aniston ou Rachel Zoe, adoré par Paris Hilton. C'est un spécialiste du « Outing sauvage », explique Stéphane Malterre. « Outing sauvage » ? Un terme qui désigne une pratique où l'on révèle une information que la presse se garde de publier. L'homosexualité de Jodie Foster en illustre le parfait exemple. « C'est aussi à lui que l'on doit la découverte de l'idylle entre Angelina Jolie et Brad Pitt », ajoute-t-il.

« TMZ.com », l'autre site qui cartonne, quant à lui, construit sa notoriété avec la révélation de scoops comme la rupture de Britney Spears et Kevin Federline ou l'histoire de Mel Gibson ivre insultant des policiers. Financé par AOL, « Thirty Mile Zone » créé en décembre 2005 est animé par Harvey Levin, un journaliste renommé entouré d'une armada de paparazzi. Ils investissent toutes les soirées branchées de Los Angeles dans l'espoir de capter l'intimité de ces icônes. Leurs sources s'alimentent d'information pure, de rumeurs et de suppositions souvent pêchées dans le petit monde qui gravite autour des stars : les domestiques, les coiffeurs, les jardiniers... « Perez Hilton utilise même des photos qu'il récupère grâce à des amis qui travaillent pour des magazines people. Cela lui permet

de les mettre directement sur son site avant même leur parution », rapporte Stéphane Malterre.

Des nouveaux

fournisseurs d'images

Des agissements qui ont obligé un magazine people basé à Los Angeles à réagir. Son blog, « X17.com », lui permet de balancer sur Internet les informations les plus chaudes, histoire de ne pas se faire doubler. L'image de Britney Spears, la boule à zéro, en était une exclusivité. En France, les blogs de V.I.P n'ont pas encore atteint ces sommets de bassesses. La législation sur le droit à l'image et le droit à la vie privée empêche de tel débordement. Ce phénomène hérisse les poils des grands médias américains qui perdent des millions de dollars sans pouvoir réagir face à ces espaces protégés par la Constitution américaine. Dernièrement, une agence de presse spécialisée dans la photo volée a porté plainte contre Perez Hilton pour « manque à gagner » et « non respect des droits d'auteur ». Elle lui réclame 7,6 millions d'euros ! Va-t-il pour autant s'arrêter là ? Stéphane Malterre confie que ces blogs ont un bel avenir devant eux : « Les grands financiers lorgnent déjà sur ce nouveau support et souhaitent investir de l'argent. Ils en feront sûrement de véritables fournisseurs d'images ».